

---

---

# Horizon et point de vue chez Leibniz et Gadamer

Claire FAUVERGUE

Université de Nagoya

---

Les concepts d'horizon et de point de vue appartiennent au vocabulaire philosophique de Leibniz et de Gadamer<sup>1</sup>. Plus précisément, c'est au travers de tels concepts qu'ils abordent la question de l'universalité du langage et de la connaissance. Ainsi, même si leur conception de l'horizon diverge sensiblement, Leibniz et Gadamer s'accordent en employant le même concept afin de définir le rapport entre la langue et le monde. C'est en effet lorsque Gadamer se propose d'envisager ce rapport qu'apparaît sous sa plume la notion d'horizon. Il écrit à ce propos dans *Vérité et méthode* : « Nous devons donc nous attacher au rapport entre *langue et monde*, afin de parvenir à l'horizon correspondant à la *constitution langagière de l'expérience herméneutique* »<sup>2</sup>. L'expérience dite herméneutique a ceci d'universel qu'elle se situe dans l'horizon de la langue. Certes, il est peu probable que Gadamer ait pensé à l'opuscule de Leibniz intitulé *De l'horizon de la doctrine humaine*<sup>3</sup> en introduisant le concept d'horizon dans le programme de l'herméneutique philosophique, ce faisant il renouvelle cependant une problématique qui n'est pas étrangère à la philosophie de Leibniz.

L'idée d'horizon présente pour Leibniz comme pour Gadamer la particularité de rendre compte de l'universalité du dire humain, mais aussi de sa finitude. Le « parler humain est fini, au sens où il porte en lui un infini de sens à développer et à interpréter »<sup>4</sup>, écrit Gadamer dans *Vérité et Méthode*. Leibniz admettrait très certainement une telle assertion, bien qu'il s'attache plus à la question de la vérité qu'à celle du sens. C'est ainsi que la totalité du savoir est représentée dans le langage<sup>5</sup> et que l'ordre des sciences dépend de l'art de se servir de signes ou caractères. Si finitude il y a, c'est relativement à l'état des connaissances humaines à un moment donné de son évolution, puisque le nombre de vérités énonçables formant l'horizon actuel des connaissances humaines est fini<sup>6</sup>. De ce point de vue, l'idée d'horizon, entendu précisément comme horizon de la langue, participe implicitement de tout projet encyclopédique : « Depuis la collection générale de toutes les causes jusqu'à l'être solitaire, tout a son signe, (...). La langue est un symbole de cette multitude

1 Sur la question du rapport de Gadamer à Leibniz, voir, Jean Grondin, « Das Leibnizsche Moment in der Hermeneutik », in Manfred Beetz und Giuseppe Cacciatore (dir.), *Die Hermeneutik im Zeitalter der Aufklärung*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau Verlag, 2000, p. 3–16.

2 Hans-Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode*, 1960 ; traduction française, *Vérité et méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1976 et 1996, p. 467 (désormais *VM*).

3 Leibniz, *De l'Horizon de la doctrine humaine* (1693), *La Restitution universelle* (1715), éd. Michel Fichant, Paris, Vrin, 1991.

4 *VM*, 483.

5 Voir, Christian Godin, « Tensions et apories de l'encyclopédisme », *Philosophies*, vol. 24, numéro 2, 1997, p. 287 : « C'est Leibniz qui fut le premier à poser le problème du rapport entre le savoir encyclopédique et la structure logique virtuelle du langage. Mais pour que le langage fût compris selon sa véritable nature — symbolique —, il fallait qu'il retrouvât son histoire. (...) Ainsi une totalité illusoire (celle de l'unité du réel et du symbolique) était abandonnée au profit d'une totalité réelle — celle du symbolique lui-même ».

6 *De l'Horizon de la doctrine humaine*, LH IV, 5, 9, f. 2 r, o.c., p. 40, (désormais *HDF*).

de choses hétérogènes : elle indique à l'homme pénétrant jusqu'où l'on était allé dans une science, dans les temps mêmes les plus reculés »<sup>7</sup>, écrit à ce sujet Diderot dans l'*Encyclopédie*.

Dans le prologue de *De l'Horizon de la doctrine humaine*, Leibniz compare le corps entier des sciences à un « océan »<sup>8</sup>. Toute classification et dénomination y est arbitraire et notre connaissance ne pourrait prétendre à l'universalité si elle n'était pas symbolique. Ainsi s'explique que Leibniz conçoive le calcul du nombre de vérités dont les hommes sont capables en partant du principe que « toutes les connaissances humaines se peuvent exprimer par les lettres de l'Alphabet, et qu'on peut dire que celui qui entend parfaitement l'usage de l'alphabet, sait tout »<sup>9</sup>. L'horizon de la doctrine humaine se déplace en fonction de ce qu'il nous est actuellement possible d'exprimer sous la forme d'énoncés et au moyen de caractères appropriés ou, à défaut, des lettres de l'alphabet. C'est ici que se situe selon Gadamer la question herméneutique, suite à la thèse selon laquelle l'horizon de compréhension se renouvelle par le langage, celui-ci se caractérisant par une « obscurité universelle »<sup>10</sup>.

Gadamer établit ainsi un rapport entre la notion d'horizon et la question herméneutique auquel, à notre connaissance, personne n'avait pensé avant lui. Il se montre cependant proche de la conception leibnizienne de l'horizon en définissant celui-ci comme horizon de la langue. Plus précisément, il souligne l'universalité du dire et du comprendre de telle sorte que toute connaissance peut être envisagée comme appartenant à l'horizon de la langue<sup>11</sup>. Il s'agit pour Leibniz d'une sorte de constat préliminaire à l'élaboration de la Caractéristique, constat selon lequel « ce n'est pas seulement les choses elles-mêmes mais aussi les idées des choses que l'esprit ne peut et ne doit pas observer toujours de façon distincte ; c'est pourquoi on a mis des signes à leur place, afin d'abrégé »<sup>12</sup>. L'écrit de Leibniz intitulé *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* représente à ce propos une référence importante. Gadamer y trouve notamment des arguments contre le nominalisme qu'il dénonce lui-même dans *Vérité et méthode*<sup>13</sup>. Nous pensons au passage suivant des *Méditations* où Leibniz écrit qu'« il n'est certainement pas vrai ou au moins il prête à équivoque d'avancer avec quelques auteurs, que nous ne pouvons parler d'une chose, en comprenant ce que nous disons, à moins de posséder l'idée de cette chose. Car souvent nous comprenons en quelque manière chacun des mots, ou nous nous rappelons les avoir compris auparavant ; mais comme nous nous contentons de cette pensée aveugle, sans pousser assez loin l'analyse des notions, il arrive qu'une contradiction, impliquée peut-être dans la notion composée,

7 Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPÉDIE (*Philosophie*), *Œuvres complètes*, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975 et suiv., t. VII, p. 189–190, (désormais DPV).

8 *HDH*, Prologue, LH IV, 8, 25, f. 94, r, o.c., p. 35 : « Le corps entier des sciences peut être considéré comme l'océan, qui est continué partout, et sans interruption ou partage, bien que les hommes y conçoivent des parties, et leur donnent des noms selon leur commodité ». Voir également, Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, IV, XXI, Akademie-Verlag, *Leibniz, Sämtliche Schriften und Briefe*, Berlin, 1923–..., t. VI, VI, p. 52, (désormais A). La métaphore se retrouve sous la plume des éditeurs de l'*Encyclopédie* et introduit à l'idée de l'arbitraire de toute division des sciences. Voir, Diderot, *Prospectus de l'Encyclopédie*, DPV, V, 91 : « La nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre et sans aucune division fixe et déterminée. Tout s'y succède par des nuances insensibles. Et sur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paraît quelqu'un, comme des pointes de rochers, qui semblent percer la surface et dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, et qu'à certains événements étrangers à l'arrangement physique des êtres, et aux vraies institutions de la philosophie ». Voir également, D'Alembert, *Discours préliminaire des éditeurs, Enc.*, I, XV.

9 *HDH*, Prologue, LH IV, 8, 25, f. 95, r, o.c., p. 37.

10 *VM*, 401.

11 *VM*, 474.

12 Leibniz, *Fundamenta calculi ratiocinatoris*, 1688 (?), A, VI, IV, 918 : « Non tantum enim res ipsae, sed et rerum ideae semper animo distincte observari neque possunt neque debent, et itaque compendii causa signa pro ipsis adhibentur » ; traduction française, Jean-Baptiste Rauzy, *G. W. Leibniz, Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités, 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques*, Paris, PUF, 1998, p. 166.

13 Voir, Jean Grondin, « La thèse de l'herméneutique sur l'être », *Revue de métaphysique et de morale*, 2006/4, numéro 52, p. 479.

nous échappe »<sup>14</sup>. En ce qu'elle propose une solution au nominalisme, la théorie leibnizienne de la connaissance aveugle ou symbolique conduit Gadamer à affirmer dans *Vérité et méthode* que « la langue est autre chose qu'un simple système de signes servant à désigner la totalité qui serait objective ». Il peut ainsi en développer une interprétation originale et énoncer que l'« idéalité de la signification réside (...) dans le mot lui-même. Celui-ci est toujours d'emblée signification »<sup>15</sup>. Il ne serait pas possible, en effet, de se servir mentalement de mots, suivant le mécanisme de la pensée aveugle décrit par Leibniz, si l'on ne pensait pas en posséder la signification. « Tout raisonnement humain », écrit Leibniz, « s'accomplit au moyen de certains signes ou caractères »<sup>16</sup>. Le symbole est constitutif de la mémoire et de la pensée. Selon la métaphore leibnizienne, le symbole est un « fil sensible dans le labyrinthe de la pensée »<sup>17</sup>, comme Gadamer le souligne d'ailleurs avec une grande exactitude en remarquant que « le symbole tient la place d'une connaissance réelle, indiquant seulement la direction dans laquelle on pourrait y parvenir »<sup>18</sup>.

Gadamer se réfère d'autre part au *Dialogue sur la connexion des choses et des mots* qu'il cite d'après l'édition Erdmann, de même que les *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* précédemment exposées. Il s'agit d'un texte antérieur aux *Méditations* où Leibniz répond à la position nominaliste de Hobbes en affirmant que si les caractères sont arbitraires, leur ordre ne l'est pas. En effet, « cet ordre, quoique varié, présente une certaine correspondance dans toutes les langues »<sup>19</sup>. Toute langue naturelle présente selon ce principe une communauté avec la langue rationnelle des systèmes symboliques ou avec la Caractéristique universelle. L'horizon de la doctrine humaine peut par conséquent être défini en estimant le nombre de vérités qu'il est possible d'énoncer dans une langue quelconque. La thèse de Leibniz, avec laquelle Gadamer se révèle être en accord, est qu'« il n'y a point de langue, quelque pauvre qu'elle soit, dans laquelle on ne puisse tout énoncer »<sup>20</sup>, même s'il est parfois nécessaire d'expliquer longuement dans une langue ce que l'on pourrait dire aisément dans une autre. Toutes les langues procèdent de la Caractéristique dès que le raisonnement peut y être fixé par écrit. Le terme de doctrine humaine désigne strictement ici ce qui peut s'énoncer dans une langue écrite<sup>21</sup> : tout ce qui est assez explicite pour s'exprimer et se transmettre à l'écrit entre dans le calcul de l'horizon de la doctrine humaine. Enfin, ce calcul s'accompagne nécessairement de l'estimation de la capacité humaine de mémoire, ou plutôt de mémorisation.

Gadamer envisage cette dernière question en mettant en lumière le lien qui existe entre le phénomène herméneutique et l'écrit. Si le passé et le présent coexistent dans l'écriture, c'est par

14 Leibniz, *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, 1684, A, VI, IV, 588 : « nec verum aut certe ambiguitati obnoxium est, quod ajunt aliqui, non posse nos de re aliqua dicere, intelligendo quod dicimus, quin ejus habeamus ideam. Saepe enim vocabula singula utcumque intelligimus, aut nos antea intellexisse meminimus, quia tamen hac cogitatione caeca contenti sumus et resolutionem notionum non satis prosequimur, fit ut lateat nos contradictio, quam forte notio composita involvit » ; God. Guil. Leibnitii, *Opera Philosophica omnia*, J. E., Erdmann, Berlin, 1840, I, 80 ; traduction française, Paul Schrecker, *G. W. Leibniz, Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1959, éd. 2001, p. 19–21. Sur la « pensée aveugle », voir également, Leibniz, *De Arte Combinatoria*, A, VI, I, 170, texte auquel Gadamer s'est très probablement référé.

15 *VM*, 439–440.

16 Leibniz, *Fundamenta calculi ratiocinatoris*, A, VI, IV, 918 : « Omnis humana ratiocinatio signis quibusdam sive characteribus perficitur » ; traduction française, Jean-Baptiste Rauzy, o.c., p. 166.

17 Leibniz, *Elementa rationis*, 1686 (?), A, VI, IV, 715. Voir également, Leibniz, *Modus examinandi consequentias per numeros*, 1679, A, VI, IV, 231.

18 *VM*, 439.

19 Leibniz, *Dialogus*, 1677, A, VI, IV, 24 : « Et hunc ordinem variatum quidem in omnibus linguis quodammodo respondere » ; éd. Erdmann, o.c., I, 77 ; traduction française, Christiane Frémont, *G. W. Leibniz, Discours de métaphysique et autres textes 1663–1689*, Flammarion, Paris, 2001, p. 107. Sur la réponse de Leibniz à la thèse de Hobbes sur l'arbitraire des définitions, voir, Marcelo Dascal, *La Sémiologie de Leibniz*, Paris, Aubier, 1978, p. 191–204.

20 Leibniz, *Considérations sur la culture, et la perfection de la langue allemande*, paragraphe 59, traduction française, L. Dutens, *Leibnitii Opera omnia*, Genève, 1768, VI, p. 32.

21 *HDH*, LH IV, 5, 9, f. 2 v, o.c., p. 41.

« la continuité de la mémoire »<sup>22</sup>. La mémoire participe à la formation de l'horizon de la langue. Leibniz, quant à lui, considère plus particulièrement la capacité de mémorisation et la possibilité de l'oubli. En effet, la capacité de l'esprit humain ayant l'étendue que nous lui connaissons actuellement, il se pourrait que nos énonciations soient tellement longues que nous puissions oublier « le commencement avant que de venir à la fin »<sup>23</sup>. De plus, Leibniz détermine l'horizon de la doctrine humaine en envisageant le nombre des vérités suivant l'ordre contingent de leur énonciation et non suivant quelque ordre encyclopédique, qu'il soit synthétique, analytique ou terminologique<sup>24</sup>. C'est ainsi qu'il conçoit la Caractéristique, c'est à dire l'expression des pensées au moyen de caractères correspondant aux notions, comme un art « voué à croître au rythme de l'expérience même des hommes, à mesure que (sous sa propre conduite) des données toujours plus nombreuses et importantes seront mises au jour ». La Caractéristique ainsi définie portera des fruits « en proportion des progrès de chaque homme ou du genre humain tout entier »<sup>25</sup>. Les énonciations composant l'horizon de la doctrine humaine étant produites dans le temps, Leibniz prévoit qu'il pourrait arriver un moment où la mémoire des auteurs du passé serait perdue. Ainsi les « redites paraîtraient des nouveautés »<sup>26</sup>, alors qu'en réalité l'horizon des connaissances humaines serait déjà atteint.

Venons-en à présent au terme d'horizon tel qu'il apparaît dans le corpus leibnizien en 1693 dans l'opuscule intitulé *De l'horizon de la doctrine humaine*, puis en 1715 dans *La Restitution universelle*. Le projet initial de Leibniz est de « calculer le nombre de vérités dont les hommes sont capables » et plus précisément celles auxquelles correspond une énonciation écrite. Se trouvent donc exclus les impressions et les notions confuses, comme celles que nous avons des qualités sensibles, ainsi que les sentiments, comme l'appétit, le plaisir ou la douleur. Il s'agira de « déterminer la grandeur d'un ouvrage qui contiendrait toutes les connaissances humaines possibles ; et où il y aurait tout ce qui pourrait jamais être su, écrit, ou inventé »<sup>27</sup>, ceci afin de démontrer qu'il arrivera nécessairement un jour où personne au monde ne dira rien qui n'ait déjà été dit. Leibniz considère à l'issue de cette première estimation avoir « rencontré une espèce d'horizon, qui borne la doctrine humaine »<sup>28</sup>.

Dans une version latine de l'opuscule, à laquelle il donne le titre d'« Horizon des affaires humaines »<sup>29</sup>, Leibniz envisage de déterminer également l'horizon de l'action humaine. Il estime alors que, de même que les énoncés et les événements reviennent nécessairement, il arrivera un temps où les affaires se répèteront. Cela signifie que tout ce qui arrive et offre matière à discours obéit aux mêmes lois combinatoires que les énoncés. Dans un complément à l'opuscule *De l'horizon de la doctrine humaine*, Leibniz précise au sujet de ces lois combinatoires que les notions confuses se résolvent progressivement en notions distinctes à mesure que l'esprit humain tend à sa perfection. Ainsi, lorsque l'horizon de la doctrine humaine sera atteint, les notions ne varieront plus que par leur forme ou combinaison, sans que la matière n'en soit renouvelée<sup>30</sup>.

L'opuscule plus tardif intitulé *La Restitution universelle* reprend les termes du problème formulé dans *De l'horizon de la doctrine humaine* en faisant à présent entrer dans le calcul de

22 *VM*, 412.

23 *HDH*, LH IV, 5, 9, f. 2 v, o.c., p. 41.

24 *Nouveaux essais*, A. VI, IV, 524–526.

25 Leibniz, *De Arte Characteristica ad perficiendas scientas rationae nitentes*, 1688 (?), A, VI, IV, 915 ; traduction française, Jean-Baptiste Rauzy, o.c., p. 165.

26 *HDH*, LH IV, 5, 9, f. 5 r, o.c., p. 53.

27 *HDH*, LH IV, 8, 25, f. 95 r, o.c., p. 37–38.

28 *HDH*, LH IV, 5, 9, f. 5 v, o.c., p. 53.

29 Leibniz, *Horizon rerum humanarum...*, LH IV, 5, 9, f. 1, o.c., p. 55.

30 Leibniz, *Demonstrationes de Universo immenso aeternoque...*, LH IV, 5, 9, f. 7, v, o.c., p. 60–61.

l'horizon les vérités sensibles relevant de l'expérience. L'estimation de l'horizon de la doctrine humaine s'en trouve profondément modifiée, car, à la différence des vérités relevant de la raison, les vérités sensibles peuvent être diversifiées à l'infini. De plus, elles ont sur les vérités de raison l'avantage de conserver leur brièveté puisqu'elles ne pourront jamais être expliquées par des mots. Elles ne sont donc pas soumises aux mêmes limitations que les propositions énonçables. La première estimation de l'horizon de la doctrine humaine a en effet révélé que les vérités pouvant être démontrées ou « être expliquées par des mots, sont d'une multitude limitée proportionnée à leur grandeur ». Les vérités sensibles, au contraire, fournissent « une matière toujours renouvelée à la science »<sup>31</sup>. Leibniz précise que la diversité des vérités sensibles n'est pas le fait d'une combinatoire : elle résulte du « changement des objets » et de « notre propre changement perpétuel »<sup>32</sup>. L'individu comprend ainsi en lui-même un horizon qui excède toute énonciation possible. *La Restitution universelle* s'achève par l'énoncé suivant : « chaque esprit a un horizon de sa capacité présente au regard des sciences, mais n'en a pas de sa capacité future »<sup>33</sup>. L'horizon de la doctrine humaine se déplace continuellement et se trouve démultiplié par le nombre des esprits. Il diffère en tout individu participant au savoir et à la recherche de la vérité.

La divergence la plus frappante qui apparaît au premier abord entre Leibniz et Gadamer concernant la notion d'horizon tient à notre avis au fait que l'horizon est d'abord compris par ce dernier comme un horizon de sens. L'horizon est le lieu où l'univers qui se dit dans la langue acquiert un sens toujours renouvelé<sup>34</sup>. Il y aura toujours « du non-dit à dire, qui éclaire davantage tout ce qui a été dit »<sup>35</sup>. Tous les énoncés s'éclairent depuis quelque horizon. Pour Leibniz au contraire, si toutefois l'on s'en tient à la conclusion formulée dans *De l'horizon de la doctrine humaine*, l'horizon serait plutôt le lieu d'un épuisement progressif de ce qui reste encore à dire, épuisement rendu manifeste par les redites. Il ne restera plus rien à éclaircir à l'approche de l'horizon de la doctrine humaine. Les connaissances ne varieront plus que par la forme de leur énonciation. Il est vrai néanmoins que, selon la perspective de *La Restitution universelle*, l'horizon se réduit au présent et trouve son expression dans l'individu. Il est alors conçu comme le lieu d'un renouvellement continu des notions et des vérités. Il s'avère cependant que ce renouvellement ne trouve pas sa source dans le langage. Il provient de l'infini qui se trouve en toute individualité et n'est d'abord connu que confusément.

Même si la question du sens n'est pas directement liée chez Leibniz à la définition de l'horizon de la doctrine humaine, toute vérité prend sens selon lui dans un horizon donné et relativement à un point de vue, du moins est-ce ainsi que nous interprétons l'ouverture sur laquelle s'achève le dernier opuscule de Leibniz sur la *Restitution universelle*. Il en est de même pour Gadamer, car si ce que le lecteur comprend « est toujours plus que l'opinion d'un autre », ou encore si ce qu'il comprend « est toujours d'emblée une vérité possible »<sup>36</sup>, c'est relativement à un horizon de sens. Il n'y aurait pas de véritable compréhension sans la présupposition que « rien n'est intelligible qui ne présente vraiment une parfaite unité de sens ». Cette présupposition, qui tient lieu d'horizon, est encore désignée par Gadamer comme « anticipation de la perfection »<sup>37</sup>, celle-ci n'étant rien d'autre que l'adéquation parfaite entre signification et vérité, c'est à dire entre la signification de l'énoncé et

31 Leibniz, *La Restitution universelle*, L Br 705, f. 74 v, o.c., p. 77.

32 *Horizon rerum humanarum...*, LH IV, 5, 9, f. 1, o.c., p. 57.

33 *La Restitution universelle*, L Br 705, f. 74 v, o.c., p. 77.

34 *VM*, 396.

35 Alphonse De Waelhens, « Sur une herméneutique de l'herméneutique », *Revue Philosophique de Louvain*, troisième série, tome 60, numéro 68, 1962, p. 591 : « La finitude de M. Gadamer est celle où rien ne finit jamais. La contingence, c'est qu'il y a toujours du non-dit à dire, qui éclaire davantage tout ce qui a été dit ».

36 *VM*, 417.

37 *VM*, 315–316 et 394.

la vérité de la chose énoncée<sup>38</sup>. Or c'est le postulat implicite de Leibniz dans *De L'Horizon de la doctrine humaine* : il y a pour une langue donnée une correspondance parfaite entre les énonciations et les vérités, de telle sorte que le calcul du nombre des énonciations permet d'établir celui des vérités.

La notion de point de vue n'est pas sans rapport avec une telle conception de la vérité. Elle est envisagée dans *Vérité et méthode* comme étant liée à l'idée qu'il existe une multiplicité de visions du monde. Gadamer précise à ce sujet que la diversité des « visions du monde ne signifie pas une relativisation du "monde". Au contraire, ce qu'est le monde lui-même ne diffère en rien des aspects sous lesquels il s'offre »<sup>39</sup>. En intégrant l'hypothèse perspectiviste dans l'herméneutique philosophique, Gadamer en arrive à formuler l'idée que toute vérité est relative à notre point de vue et qu'il suffirait de dépasser celui-ci pour accéder à une vérité nouvelle. La compréhension amène ainsi à acquérir un nouvel horizon, c'est à dire à s'élever à « une universalité supérieure »<sup>40</sup>.

On remarquera cependant que Gadamer distingue entre le point de vue perceptif, selon lequel la réalité se donne comme « apparence visuelle », et le « point de vue de l'entendement »<sup>41</sup> qui dépend de l'état de nos connaissances. Il va sans dire qu'une telle distinction n'existe pas chez Leibniz. Gadamer en prend note d'ailleurs. La notion de point de vue se trouve liée au concept de représentation dont l'orientation universelle et subjective est soulignée dans *Vérité et méthode* au travers d'une référence à Leibniz<sup>42</sup>. La notion leibnizienne de point de vue trouve ainsi un prolongement dans l'idée de fusion des horizons<sup>43</sup>. Comme Gadamer en retrace l'histoire, l'herméneutique philosophique a emprunté la notion de point de vue à Leibniz afin d'expliquer « pourquoi nous voyons une chose ainsi et non autrement »<sup>44</sup>. Toute conception du monde s'exprimant dans la langue ne se comprend dès lors qu'en la rapportant au point de vue de son auteur.

Selon la définition leibnizienne de la notion de point de vue, chaque substance représente « exactement tout l'univers à sa manière et suivant un certain point de vue »<sup>45</sup>. Toute perception s'étend à la totalité de l'univers phénoménal et celui-ci n'a de réalité que rapporté au point de vue de chaque substance simple. Leibniz explique ceci dans la *Monadologie* par une métaphore : « Et comme une même ville regardée de différents côtés paraît toute autre et est comme multipliée perspectivement, il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade ». Quelle que soit la multiplication des perspectives selon le point de vue de chaque substance simple, ce ne sont que les perspectives d'un seul univers.

Si la réalité de l'univers ne saurait par conséquent être mise en doute, sa représentation reste confuse dans le détail. Le rapport avec la question herméneutique apparaît avec la plus grande précision lorsque Leibniz précise dans la *Monadologie* que l'âme « ne peut lire en elle-même que

38 Voir, Jean Grondin, « La fusion des horizons, La version gadamérienne de l'adaequatio rei et intellectus ? », *Archives de Philosophie*, 2005/3, T. 3, p. 401–418, notamment p. 415 : « le langage n'est pas uniquement celui de la compréhension (et dès lors celui d'une culture, d'une communauté, etc.), mais aussi celui de l'être même, c'est à dire le langage des choses elles-mêmes ».

39 *VM*, 472.

40 *VM*, 327.

41 *VM*, 473.

42 *VM*, 159.

43 *VM*, 328 et 401.

44 *VM*, 201 ; Johann Martin Chladenius, *Einleitung zur richtigen Auslegung vernünftiger Reden und Schriften*, Leipzig, 1742, paragraphe 309, Stern-Berlag Janssen, 1969. Pour un commentaire, voir, Jean Grondin, *L'Universalité de l'herméneutique*, Paris, PUF, 1993, p. 68 : « Un objectivisme langagier qui voudrait faire abstraction du Sehe-Punct passerait complètement à côté des choses mêmes. C'est l'intuition cardinale de l'herméneutique universelle ».

45 Leibniz, *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, *Die philosophischen Schriften*, Gerhardt, Berlin, 1875–1890, t. IV, p. 484, (désormais GP) ; Leibniz, *Monadologie*, 61, GP, VI, 617.

ce qui y est représenté distinctement »<sup>46</sup>. L'univers phénoménal ne se donne pas à lire comme un texte. Leibniz déclare dans la deuxième version de *La Restitution universelle* qu'« il y aurait toujours des distinctions, quoiqu'imperceptibles, et qui ne pourraient être assez décrites par aucun livre »<sup>47</sup>, si long soit-il. Il ne nous est pas donné dans l'état actuel de nos connaissances de rapporter tous les phénomènes de l'univers à leur « vrai point de vue »<sup>48</sup>. La vie de l'individu est courte en comparaison de l'ordre général qu'il lui faudrait connaître pour acquérir un tel point de vue. Leibniz postule néanmoins que l'humanité approchera « un jour du véritable point de vue des choses ». Elle les connaîtra alors « par l'expérience même du détail » et non par la « science générale »<sup>49</sup> qu'elle peut en avoir dès à présent.

L'horizon de la doctrine humaine est pour Leibniz le lieu où se renouvelle la connaissance en se diversifiant. Or la connaissance ne se renouvelle pas en l'individu sans qu'il ne fasse l'expérience du détail infini qu'il comprend comme point de vue de l'univers. Ainsi, à l'inverse de l'herméneutique de Gadamer, l'universalité trouve avec Leibniz son expression dans la singularité du point de vue. Tout point de vue est universel et participe de la vérité. Il comprend un horizon qui excède toute énonciation ou toute caractéristique, et l'on peut se demander si Gadamer pense à cet aspect de l'ontologie leibnizienne lorsqu'il énonce dans *Vérité et méthode* que « la réalité du langage prend (...) place dans ce qu'il y a de plus obscur pour la réflexion humaine »<sup>50</sup>.

46 *Monadologie*, 57 et 61, GP, VI, 616–617.

47 Leibniz, *La Restitution*, L Br 705, f. 74 r, o.c., p. 73.

48 Leibniz, *Essais de Théodicée*, II, 147, GP, VI, 197–198.

49 Gaston Grua, *G. W. Leibniz, Textes inédits*, Paris, PUF, 1948, p. 380 : « Mais comme on ne saurait remarquer la beauté d'une perspective lorsque l'œil n'est point placé dans une situation propre à la regarder, il ne faut point trouver étrange que le même nous arrive dans cette vie < si courte à l'égard de l'ordre général >. Cependant, il y a lieu de croire que nous serons plus près un jour du véritable point de vue des choses pour les trouver bonnes, non seulement par la foi, ni seulement par cette science générale que nous en pouvons avoir à présent, mais par l'expérience même < du détail > ». Sur la science générale, voir, Leibniz, *Introductio ad Encyclopaediam arcanam ; sive Initia et Specimina Scientiae Generalis (...)*, 1683–1685 (?), A, VI, IV, 527–531.

50 *VM*, 401.